



HAL
open science

Hildegarde de Bingen et l'encyclopédisme médiéval. Le cas des livres animaliers de la Physica

Yoan Boudes

► **To cite this version:**

Yoan Boudes. Hildegarde de Bingen et l'encyclopédisme médiéval. Le cas des livres animaliers de la Physica. Médiévales, 2016, Lieux d'hygiène et lieux d'aisance en terre d'Islam (VIIe-XVe siècle), 70, pp.233-250. 10.4000/medievales.7736 . hal-02067259

HAL Id: hal-02067259

<https://hal.science/hal-02067259v1>

Submitted on 14 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Médiévales

Langues, Textes, Histoire

70 | printemps 2016

Lieux d'hygiène et lieux d'aisance en terre d'Islam (VII^e-XV^e siècle)

Hildegarde de Bingen et l'encyclopédisme médiéval. Le cas des livres animaliers de la *Physica*

Hildegard of Bingen and Encyclopaedism. The Case of the Books on Animals from the Physica

Yoan Boudès



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/medievales/7736>

DOI : 10.4000/medievales.7736

ISSN : 1777-5892

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 23 juin 2016

Pagination : 233-250

ISSN : 0751-2708

Référence électronique

Yoan Boudès, « Hildegarde de Bingen et l'encyclopédisme médiéval. Le cas des livres animaliers de la *Physica* », *Médiévales* [En ligne], 70 | printemps 2016, mis en ligne le 15 juin 2018, consulté le 17 février 2019. URL : <http://journals.openedition.org/medievales/7736> ; DOI : 10.4000/medievales.7736

Tous droits réservés

Yoan Boudès

Hildegarde de Bingen et l'encyclopédisme médiéval

Le cas des livres animaliers de la *Physica*

« Hildegarde nonne à tout faire ? »

Ainsi s'exprimait Laurence Moulinier pour résumer, non sans humour, le polymorphisme étonnant qui caractérise non seulement l'œuvre de la désormais sainte abbesse bénédictine du XII^e siècle, mais aussi sa réception contemporaine¹. Mystique visionnaire, mélomane et voyageuse, la curieuse polygraphe qu'est la nonne allemande est également l'auteur d'une œuvre de science : ce que l'on connaît aujourd'hui sous le titre de *Physica* entreprend de décrire, en neuf livres et environ cinq cents notices, l'ensemble du monde sublunaire, divisé par son auteur en plantes, éléments, animaux et pierres. Ainsi présentée, l'œuvre paraît parfaitement s'apparenter à un genre textuel médiéval bien connu et souvent décrit, mais toujours délicat à définir : l'encyclopédisme latin. Toutefois, l'étiquette d'« encyclopédie » se trouve peu associée au texte hildegardien, qui se présente pourtant comme une succession de chapitres, plus ou moins longs, consacrés aux différents éléments que l'on trouve dans la nature, classés dans des livres selon leurs règnes respectifs.

C'est alors en considérant un autre aspect de l'écrit de l'abbesse que l'on peut mieux comprendre l'enjeu qui la sépare des autres encyclopédistes de la période. Si la *Physica* ne se rattache pas de manière directe à l'encyclopédisme latin des XII^e-XIII^e siècles, c'est parce que sa visée, à première vue, ne semble pas être la constitution d'un outil intellectuel à

1. L. MOULINIER, « *Habemus sanctam !* La vie sans fin de Hildegarde de Bingen », *Médiévales*, 63 (2012), p. 154. Qu'il me soit ici permis de remercier son auteur pour toute l'aide qu'elle m'a agréablement apportée dans mon travail. J'exprime également tous mes remerciements à J. Ducos pour son aide et ses précieux conseils dans l'évolution des mes recherches.

usage exégétique. Le but de sa collecte, du classement et de la hiérarchisation de son matériau savant semble autre. Ainsi, l'œuvre est rangée parmi les « encyclopédies médicales » par C. Meier² et c'est à juste titre que la *Physica* est d'abord comprise comme un *compendium* de connaissances physiques. Le rassemblement des informations par Hildegarde est avant tout d'ordre pratique, médical.

La *Physica* de Hildegarde doit donc, pour mesurer les liens qui l'unissent à l'ambition encyclopédique du Moyen Âge central, être considérée pour elle-même. Quel système et quelle organisation ont pu guider et régir l'élaboration de ce texte savant, hiérarchisé et architecturé, qui, à la grande différence de l'ensemble des encyclopédistes latins du Moyen Âge, ne dit rien de ses sources ? Pour tenter de voir dans quelle mesure cette œuvre se confronte aux enjeux littéraires et épistémologiques des autres sommes savantes de la période, nous choisissons de prendre pour exemple les livres animaliers du texte.

Malgré le danger qu'il peut y avoir à considérer que ce que nous dénommons *Physica* est un ouvrage en soi, indépendant et clos³, il faut remarquer que la division en livres et le choix d'accorder au monde animal quatre d'entre eux sont présents dès sa genèse⁴. Une telle perspective – créer une section déterminée pour traiter des animaux – semble ainsi naturellement inviter à voir une conception organisée de l'animal et de ses « subtilités ». Se pencher sur ce système zoologique sera donc pour nous le moyen de voir selon quelles modalités il est le reflet de la construction organisée d'une matière à transmettre, sans s'interdire toutefois nuance ou nouveauté. Supposant des efforts de définition et de hiérarchisation, de sélection et de classement, l'encyclopédie médiévale – ou, plutôt, son acception large d'écrit à tendance encyclopédique – va nous permettre de rendre compte d'une attitude *auctoriale* et littéraire originale dans le paysage générique du texte médiéval.

2. C. MEIER, « Organisation of Knowledge and Encyclopaedic 'ordo' : Functions and Puposos of an Universal Literary Genre », dans P. BINKLEY éd., *Pre-Modern Encyclopaedic Texts*, Leyde/New York/Cologne, 1997, p. 103-126.

3. Sur la complexe tradition manuscrite de l'œuvre scientifique de Hildegarde, notamment les problèmes posés par la scission d'un *Liber subtilitatum* originel en un couple *Physica* et *Cause et Cure*, nous renvoyons à l'ouvrage de L. MOULINIER, *Le Manuscrit perdu à Strasbourg*, Paris/Saint-Denis, 1995, notamment p. 13 sq.

4. Les listes capitulaires et les préfaces semblent indubitablement être les preuves d'une répartition des nombreuses et diverses espèces animales qui vont être abordées dans des ensembles clos qui sont donc considérés comme étanches et représentatifs du réel.

Collecter, sélectionner, représenter le réel

Dans une communication publiée en 1994, Jacques Le Goff s'était interrogé sur la notion d'encyclopédisme. Il proposait, pour son étude, deux caractéristiques définitives du genre : l'ordre et la totalité⁵. Or, ces deux aspirations sont loin d'être absentes de l'œuvre de l'abbesse qui témoigne autant d'une tentative d'exhaustivité que d'une volonté de hiérarchisation, au moins textuelle, de l'information. En effet, présidant à toute écriture *encyclopédisante*, ce double mouvement de sélection et de mise en forme du savoir que le texte entend rendre⁶ et réfléchir, se retrouve chez Hildegarde.

Dans un premier temps, l'inaccessible recensement complet du réel semble donc être, pour l'abbesse comme pour d'autres encyclopédistes médiévaux, un obstacle épistémologique de taille dans la description de la faune terrestre. Le nombre et la nature des animaux présents dans ces textes sont à situer dans la perspective d'une tradition générique variable. Si, certes, un canon zoologique global se dessine, issu notamment de l'héritage du *Physiologus* latin, il ne saurait ni limiter ni fixer les catalogues d'animaux qui approvisionnent la matière encyclopédique. Son influence tend plutôt à définir des groupes d'espèces et à fixer certains passages incontournables.

Le choix d'un auteur dans la reprise de ses contenus et l'énoncé de leurs caractéristiques se présente donc comme un espace où semblent logiquement se manifester sa liberté et son originalité, rompant avec certaines traditions en place. Le choix de Hildegarde, très original, se dessine dans ce tri zoologique, image représentative de son projet d'auteur. Si, manifestement consciente de ce pesant héritage textuel, elle n'en dit mot, elle sait aussi s'en démarquer. Quelles espèces de la Création choisit-elle alors d'aborder ? Une telle question paraît sous-tendue par l'identité même de la sainte, abbesse en territoire germanique au XII^e siècle, dans une nature et un climat qui influent peut-être sur ses choix. Laurence Moulinier a ainsi pu relier la période d'écriture du *Liber subtilitatum* à l'installation

5. J. LE GOFF, « Pourquoi le XIII^e siècle a-t-il été plus particulièrement un siècle d'encyclopédisme ? », dans M. PICONE éd., *L'enciclopedia medievale*, Ravenne, 1994, p. 23-40.

6. On retrouve ce double mouvement dans l'encyclopédisme de Vincent de Beauvais. Voir M. PAULMIER-FOUCART, avec la collaboration de M.-C. DUCHENNE, *Vincent de Beauvais et le Grand Miroir du monde*, Turnhout, 2004, p. 29, ainsi que M. PAULMIER-FOUCART, « Ordre encyclopédique et organisation de la matière dans le *Speculum maius* de Vincent de Beauvais », dans C. BECQ éd., *L'Encyclopédisme : actes du colloque de Caen, 12-16 janvier 1987*, Paris, 1991, p. 201-226. Pour l'organisation encyclopédique, voir notamment C. MEIER, « Grundzüge der mittelalterlichen Enzyklopädie. Zu Inhalten, Formen und Funktionen einer problematischen Gattung », dans L. GRENZMANN et K. STARKMAN éd., *Literatur und Laienbildung im Spätmittelalter und in der Reformationszeit*, Stuttgart, 1984, p. 467-500. Voir aussi les articles rassemblés dans A. ZUCKER éd., *Encyclopédire : formes de l'ambition encyclopédique dans l'Antiquité et au Moyen Âge*, Turnhout, 2013.

de la nonne au monastère du Rupertsberg, situé dans un environnement naturel plus sauvage⁷. Il est vrai aussi que Hildegarde, à la différence des autres encyclopédistes, consacre une proportion importante de notices aux espèces indigènes, sacrifiant peut-être un exotisme livresque à un souci d'écologie locale. Pourtant, la réponse n'est pas si facile et, à la différence des autres encyclopédies, l'absence de prologue général n'apporte que plus de difficultés à y répondre. Sans projet explicite sur ses intentions, ses lectures, son programme, que reste-t-il alors au lecteur pour appréhender ces listes d'espèces ?

Réduisant le monde animal à un échantillon qu'elle juge suffisant, Hildegarde consacre aux animaux, dans les livres V à VIII de sa *Physica*, environ cent soixante-dix notices pour approximativement le même nombre d'espèces traitées – certaines notices traitant plusieurs espèces à la fois, comme c'est le cas pour la notice VIII, 18, *De testudine*, qui aborde l'escargot et la limace⁸. Dans les livres XVI à XX de son *Speculum naturale*, Vincent de Beauvais n'abordera pas moins de six cent cinquante-cinq espèces. Toutefois, la comparaison est impropre : Vincent a sans doute, ne serait-ce que chronologiquement, bénéficié de l'apport zoologique aristotélicien, traduit en latin par Michel Scot autour de 1220, ce qui a entraîné, malgré le « malaise certain » de sa réception⁹, une inflation quantitative des espèces présentes dans les œuvres savantes. Si Hildegarde n'a pu avoir connaissance de cette somme zoologique de premier plan, le nombre d'espèces qu'elle aborde dans la *Physica* reste néanmoins inférieur à celui des animaux recensés au livre XII des *Étymologies* d'Isidore de Séville, autorité encyclopédique omniprésente qui traite environ de trois cents espèces animales. On notera aussi que l'abbesse prend la décision d'exclure l'homme de la recension biologique du monde, à la différence de Vincent

7. Le prologue du *Liber vitae meritorum* nous informe sur la chronologie : le texte date sans doute des années 1150-1158. Voir L. MOULINIER, « L'ordre du monde animal selon Hildegarde de Bingen », dans R. DURAND éd., *L'Homme, l'animal domestique et l'environnement du Moyen Âge au XVIII^e siècle*, Nantes, 1993, p. 51-62, ainsi que EAD., « Une encyclopédiste sans précédent ? Le cas de Hildegarde de Bingen » dans M. PICONE éd., *L'enciclopedia medievale. Actes du colloque international, San Gimignano, 8-10 octobre 1992*, Ravenne, 1994, p. 119-134.

8. À nouveau, il faut rappeler ici que la tradition manuscrite des œuvres n'est pas sans poser problème dans le nombre des chapitres. Nous choisissons donc de considérer ces chiffres à la lumière des chapitres de l'édition de HILDEGARDE DE BINGEN, *Physica. Liber subtilitatum diversarum naturarum creaturarum* (éd. R. HILDEBRANDT et T. GLONING, Berlin-New-York, 2010) ainsi que des listes dressées par L. MOULINIER dans son article « La faune germanique médiévale : une brève histoire de noms », dans F. MORENZONI et E. MORNET éd., *Milieux naturels, espaces sociaux. Études offertes à Robert Delort*, Paris, 1997, p. 204-208.

9. Voir l'analyse de B. VAN DEN ABEELE dans « Le *De animalibus* d'Aristote dans le monde latin : modalités de sa réception médiévale », *Frühmittelalterliche Studien*, 33 (1999), p. 287-318 (p. 306).

de Beauvais, Thomas de Cantimpré ou encore Barthélémy l'Anglais, ne dessinant son existence qu'en creux tout au long des notices.

Hildegarde réalise donc de nombreuses coupes dans un canon zoologique traditionnel et ce n'est pas pour équilibrer dans leur composition les quatre livres animaliers. En effet, les oiseaux sont l'espèce la plus largement représentée par l'abbesse puisque le livre VI contient soixante-douze notices. Celui-ci, le deuxième de la série zoologique, est aussi le plus fourni car les *animalia* du livre VII sont répartis en quarante-cinq notices alors que les moins nombreux sont, avec dix-huit notices, les « reptiles » du livre VIII. Le livre sur les poissons contient quant à lui trente-six notices, ouvre l'ensemble zoologique de la *Physica* et englobe l'ensemble du vivant aquatique (crocodile, coquillages et cétagés inclus). On remarquera également que, dans la sélection de sa matière, Hildegarde affirme à nouveau son indépendance vis-à-vis de la tradition livresque en n'offrant que quatre exemples d'êtres fabuleux¹⁰, bien plus nombreux pourtant dans l'héritage textuel du *Physiologus* mais aussi chez l'autorité plinienne, transmise au Moyen Âge via son compilateur Solin. Manifestement, dans la sélection de sa matière, l'abbesse affirme son originalité par le refus de se conformer à un héritage textuel qui semble ne pas servir son projet de recension du monde créé.

S'interroger sur la valeur référentielle de ces espèces sélectionnées n'est pas non plus dépourvu d'intérêt. Le caractère par définition *compilatoire* de l'œuvre encyclopédique, superposant des sources hétérogènes sous une apparente unité de voix, amène parfois les auteurs à de pures créations, sans rapport aucun avec le réel, sans référence à une réalité¹¹. Hildegarde, pour ce qui la concerne, évite ces glissements et le fort ancrage local que semble avoir la *Physica* pourrait en fournir une des causes. Si l'abbesse aborde avant tout des espèces *réelles*, ce n'est pas pour autant que la valeur référentielle est d'une précision subtile. Loin des classes et des familles de la zoologie moderne, sans les outils que constituent les différents taxons linnéens, la variété du monde animal se révèle, la plupart du temps, dans l'espèce que nous considérons aujourd'hui comme le prototype de la classe zoologique traitée. C'est ainsi que le titre *De anguilla* est utilisé pour réunir la famille des anguillidés¹². De même, la distinction entre les deux sortes de canards, si elle a pour origine une observation morphologique,

10. Il s'agit respectivement du griffon (VI, 1 « De griffone »), de la licorne (VII, 5, « De unicorni »), du dragon (« VIII, 1 « De dracone ») et enfin du basilic (VIII, 12, « De basilisco »).

11. P. Aiken recense ainsi plusieurs « créatures de papier » qui voient le jour dans les textes scientifiques suite à des erreurs de copie ou à de mauvaises compréhensions de la source. Voir P. AIKEN, « The Animal History of Albertus Magnus and Thomas of Cantimpré », *Speculum*, 22/2 (1947), p. 205-225.

12. HILDEGARDE DE BINGEN, *Physica*, V, 33, p. 283.

est décrite selon la dialectique du domestique et du sauvage et non, comme on pourrait le penser, selon une quelconque évolution biologique entre ces états¹³. Toutefois, l'intuition de la sous-famille se fait parfois sentir. L'abbesse, dans la notice VIII, 2, prend soin de traiter plusieurs variétés de serpents, sans les mêler et, faute de zoonyme suffisamment satisfaisant pour exprimer sa précision, accole à la nomenclature *serpens*, l'adjectif *quidam* qui, s'il se veut focalisation précise sur un individu, brouille d'autant plus les pistes qu'il est également évoqué, toujours pour désigner un serpent, dans la notice sur la lamproie¹⁴. Cécile Le Cornec-Rochelois note les choix que Hildegarde fait par souci de précision en employant la périphrase descriptive « De pisce conchas habente », et non le seul terme *concha* dans la notice 9 du livre V, ou encore quand elle décrit l'individu, et non la classe des cétacés, en prenant pour sujet la baleine¹⁵.

C'est donc selon des procédés premièrement morphologiques que s'opère le miroir de la Création que propose la *Physica*. Dans l'évidente connaissance que l'auteur semble avoir de l'aspect des espèces, un étonnant paradoxe frappe toutefois le lecteur moderne : l'absence systématique de description physique. Celle qui « ouvre les yeux » selon Guy Beaujouan, n'en laisse rien voir au lecteur¹⁶. Or, à ce manque de représentation concrète de l'objet étudié, on pourrait répondre qu'il est induit par le genre encyclopédique même, selon le principe de « négatif de la description » mis en avant par Bernard Ribémont¹⁷.

Mais à ce refus d'*actualisation réaliste*, Hildegarde ne préfère pas non plus l'inscription dans une imagerie culturelle. La correspondance des espèces abordées avec un référent textuel issu de la tradition est, à nouveau, marquée par la rupture nette de notre auteur avec la tradition générique. Hildegarde ne choisit pas toujours de traiter les espèces qu'elle aborde selon les caractéristiques qui leur sont attribuées dans la plupart des textes animaliers médiévaux.

C'est ainsi que sa notice du castor est tout à fait originale, dans la mesure où elle ne fait aucune mention des vertus thérapeutiques des membres sexuels de l'animal. Traditionnellement, les textes montrent ce dernier se châtrant lui-même pour éviter la violence des chasseurs, selon

13. *Ibid.*, VI, 12 et 13, p. 299.

14. *Ibid.*, VIII, 2, p. 367, et V, 36, p. 285.

15. C. LE CORNEC-ROCHELOIS, *Le Poisson au Moyen Âge. Savoirs et croyances*, thèse de l'Université Paris Sorbonne-Paris IV, sous la direction de C. Thomasset, 2008. J'exprime ici tous mes remerciements à son auteur pour l'aide qu'elle m'a aimablement apportée en me faisant part de ses travaux.

16. G. BEAUJOUAN, « La science dans l'Occident médiéval chrétien », dans R. TATON éd., *La Science antique et médiévale (des origines à 1450)*, *Histoire générale des sciences*, t. I, Paris, 1966, p. 582-652 (p. 602).

17. B. RIBÉMONT, « *Naturae descriptio* : expliquer la nature dans les encyclopédies du Moyen Âge (XIII^e siècle) », *Bien dire et bien apprendre*, 11 (1993), p. 371-388.

une fausse étymologie présente chez Isidore de Séville¹⁸. Chez Hildegarde, rien n'est dit non sur la prétendue opposition traditionnelle entre le cheval et le griffon, ni sur le combat entre le basilic et la belette. Cette dernière espèce nous offre d'ailleurs un autre exemple de l'emploi très personnel que fait Hildegarde de la matière animale. La connaissance que peut avoir la belette d'une herbe qui a le pouvoir de la faire ressusciter est bien connue au Moyen Âge et apparaît dans de nombreuses œuvres de vulgarisation. C'est le cas par exemple chez Brunet Latin, mais aussi dans des textes comme le *Bestiaire d'amour* de Richard de Fournival ou le *Lai d'Éliduc* de Marie de France¹⁹. Or, si Hildegarde choisit de suivre la tradition, elle n'hésite pas à y ajouter des éléments inédits, dépassant la tradition textuelle pour la situer dans le cadre de ses propres conceptions zoologiques. Elle note ainsi que, « lorsqu'elle a trouvé cette herbe [...], elle souffle sur cette dernière et urine par-dessus²⁰ ». Chez Hildegarde, l'herbe doit être associée à l'urine et au souffle de l'animal pour permettre le retour à la vie d'un de ses congénères et ne saurait donc suffire en soi. Selon un choix propre à notre auteur, l'animal devient ici acteur conscient et partie du remède. Hildegarde n'hésite pas non plus à refuser la tradition – trahissant par là la conscience qu'elle en a – et explicitant les erreurs de cette dernière. Elle prend ainsi soin, à propos du lièvre, de réfuter la croyance en son changement de sexe, que l'on trouve dans plusieurs encyclopédies médiévales, et d'expliquer les raisons de cette erreur. La confusion serait selon elle due à la capacité du mâle à faire rentrer ses organes sexuels à l'intérieur de son corps et à la présence, sur le corps de la femelle, d'un os confondu, par les mauvais observateurs, avec un sexe masculin. Elle écrit par exemple, pour le premier cas : « Sed quod aliquando sexum mutare videtur, hoc ideo est quod masculus aliquando virilia sua introrsum trahit, ita quod ob hoc quasi femina esse videtur, sed femina non est²¹. »

18. HILDEGARDE DE BINGEN, *Physica*, VII, 22, « Biber », p. 351. Voir par exemple le *Physiologos*, trad. A. ZUCKER, Grenoble, 2005, p. 160 ; ISIDORE DE SÉVILLE, *Etymologiae*, XII, éd. trad. J. ANDRÉ, Paris, 1986, p. 105 ; ou encore la version longue du *Bestiaire* attribué à Pierre de Beauvais, éd. C. BAKER, Paris, 2010, p. 190-192.

19. BRUNET LATIN, *Li Livres dou Tresor*, éd. F. J. CARMODY, Genève, 1975, p. 159 ; RICHARD DE FOURNIVAL, *Le Bestiaire d'amour*, éd. G. BIANCIOTTO, Paris, 2009, p. 220-222 ; *Lais bretons (XII^e-XIII^e siècles) : Marie de France et ses contemporains*, éd. N. KOBLE et M. SÉGUY, Paris, 2011, p. 624-625.

20. HILDEGARDE DE BINGEN, *Physica*, VII, 38, « Wisela », p. 360 : « quendam herbulam novit [...] in ipsam spiramine suo flat et desuper mingit. »

21. *Ibid.*, VII, 18, « Lepus », p. 348.

Mettre en ordre : la « fabrique encyclopédique » de Hildegarde de Bingen

Vincent de Beauvais, dans le chapitre « De utilitate operis » de son *Libellus apologeticus*, fait cette remarque : « ipsorum igitur est auctoritate, nostrum autem sola ordinatione²² ». L'*ordo* que Jacques Le Goff mettait en évidence paraît donc autant l'occasion d'affirmer son *auctorialité* que le moyen d'éviter le chaos, qui irait à l'encontre d'une image réflexive de la Création harmonieuse. Ordonnant et hiérarchisant sa matière sur plusieurs niveaux, Hildegarde a elle aussi conscience de ce système structuré et cohérent que l'œuvre entend être.

Elle choisit donc de traiter l'ensemble des espèces animales qu'elle prétend décrire en quatre livres distincts et logiques. Dans l'économie générale de l'œuvre, ces quatre livres animaliers contigus suivent les exposés sur les règnes végétal (livres I, « De plantis », et III, « De arboribus ») et minéral (IV, « De lapidibus »), qui les précèdent directement. Les animaux forment donc le règne le plus « étalé » sans être le plus nombreux (le simple livre des plantes contient deux-cent trente notices différentes).

Dans la succession de ces livres, si l'ordre poissons, oiseaux, quadrupèdes et reptiles est respecté, c'est bien entendu en correspondance avec le texte de la Genèse. Cet ordre, peu étonnant dans l'ancrage de la Création où se place toute encyclopédie, est aussi suivi par d'autres tels que Vincent de Beauvais ou Brunet Latin. La fidélité au texte biblique concernant le cinquième jour, où sont créés poissons et oiseaux, et le sixième jour, où les autres créatures prennent place sur terre, est d'ailleurs directement héritée de l'*Hexaemeron* de Basile²³. Toutefois, pour le Moyen Âge occidental, Hildegarde fait figure de pionnière dans ce choix : l'ordre explicite dans lequel elle présente les règnes zoologiques est ancré selon un rapport fondamental avec l'élément dans lequel les créatures évoluent. La structure textuelle, biblique, du récit des Six Jours fusionne donc avec le souci éco-biologique de l'élémentarité du monde et rappelle certaines considérations du *Cause et Cure*²⁴.

Or, un tel critère est subdivisé à nouveau dès le début du livre V où les poissons sont distingués selon le niveau aquatique dans lequel ils évoluent : la perspective de la *natura loci* se greffe donc sur la division hiérarchique. Eau, air et terre, commandant une analyse de l'habitat de chaque animal, entrent de plain pied dans le système encyclopédique et taxinomique de

22. Cité par M. PAULMIER-FOUCART, « L'Actor et les Auctores : Vincent de Beauvais et l'écriture du *Speculum majus* », dans M. ZIMMERMANN éd., *Auctor et Auctoritas. Invention et conformisme dans l'écriture médiévale* Paris, 2001, p. 159.

23. Voir notamment G. DAHAN, « Encyclopédies et exégèse de la Bible aux XII^e et XIII^e siècles », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, 6 (1999), p. 19-40.

24. Voir *Beate Hildegardis Cause et cure*, éd. L. MOULINIER, Berlin, 2003, p. 44.

la nonne. C'est ainsi que la notice sur le castor rend nécessaire plusieurs explications comportementales après que l'auteur a annoncé qu'il avait « la nature de la terre et de l'eau » : « Biber valde calidus est, et etiam in aerem aque in se habet, et naturam de terra habet et de aqua, ita quod absque aqua semper in terra vivere non potest, et quod etiam absque terra in aqua semper manere non valet²⁵. » Ses hybridités élémentaires amènent même la sainte à devoir lexicaliser certains concepts tels que « l'air aqueux » qui caractérise le canard domestique²⁶. Ainsi, de tels critères ne sont pas de simples moyens de hiérarchisation structurelle, ils sont aussi, déjà, autant de critères définitoires pour exprimer des conceptions scientifiques et ébaucher la caractérisation de l'espèce, déclinable par la suite avec ses particularités dans chaque individu, non sans lien avec une échelle de pureté biologique et spirituelle. L'élément peut même être définitoire d'une sous-espèce, comme le montre le changement de notice effectué pour traiter la « *wasser marth* », après la martre, définie comme « *silvestris*²⁷ ».

Enfin, pour garantir une unité globale et une indépendance de chaque livre, Hildegarde a fait le choix de la préface. À défaut d'un projet d'ensemble ou de texte programmatique, l'abbesse y donne de nombreuses informations sur ses réflexions zoologiques et naturelles. Ces courts textes sont ainsi le moyen d'ouvrir le livre sur les caractéristiques générales d'une espèce, pour ensuite faire défiler en autant de notices les nombreux particularismes qui s'y retrouvent. Marques textuelles autant que conceptuelles, elles sont la garantie de l'unité de cette division en quatre grandes parties zoologiques et ne manquent jamais de rappeler l'objet du livre précédent pour mieux introduire, par comparaison, le leur. Ainsi, la préface du livre VII rappelle les oiseaux « qui se trouvent dans l'air » (« *volatilia que in aere versantur* »), pour les opposer dans la phrase suivante à « ceux qui parcourent la terre » (« *animalia que in terra discurrunt et in terra habitant* »)²⁸.

Si la notice apparaît comme la plus petite unité textuelle, directement placée sous la mention *Liber de*, des niveaux intermédiaires de hiérarchisation ne sont pas absents pour autant de la *Physica*. L'enchaînement des chapitres lui-même ne saurait être le seul résultat d'un heureux hasard. Où chaque animal trouve-t-il donc sa place et comment s'organisent les notices les unes par rapport aux autres ? Puisque la mise en texte du savoir dans l'encyclopédie doit refléter une harmonie des créations divines, le choix de la succession doit précisément être conçu selon un plan systématique mais aussi une relative logique. On sait que certains auteurs optent, après un premier travail de distinction des animaux en livres soit selon un

25. HILDEGARDE DE BINGEN, *Physica*, VII, 22, « Biber », p. 351.

26. *Ibid.*, VI, 12, « Aneta domestica », p. 299 : « aequoso aere ».

27. *Ibid.*, VII, 33, « Mart », et 34, « Waszermart », p. 357-358.

28. *Ibid.*, p. 326.

principe morphologique directement percevable à l'œil, comme Thomas de Cantimpré, soit selon une division conforme à la théorie des éléments, comme le fait Barthélémy l'Anglais, pour une succession alphabétique des notices.

Hildegarde de Bingen, pour sa part, est très certainement à rapprocher de la méthode des *Étymologies* d'Isidore de Séville. En effet, ce dernier, dans son livre XII, divise d'abord en huit chapitres les catégories animales, selon un grand principe morphologique, puis semble introduire des sous-catégories. Ces « séries » sont tout aussi visibles dans l'œuvre de Hildegarde qui, elle aussi, perçoit et commente des ressemblances morphologiques et comportementales entre individus, choisissant donc logiquement, par cette comparaison positive, de les placer à côté.

Si l'on prend par exemple le livre VII portant sur les animaux terrestres, qui regroupe une majorité de quadrupèdes, on est d'abord déçu : Hildegarde, à la fin de sa préface, choisit en effet de distinguer deux types, selon leur alimentation. Cette division pourrait préparer en quelque sorte le lecteur vers l'architecture du livre. Toutefois, dès les premières notices, et la suite le confirme, il n'en est rien : le lion et l'ours cohabitent avec l'éléphant, l'âne et la licorne dans le premier groupe. Il est cependant possible de constater, dans ces premières notices, le rapprochement entre le lion et, un peu plus loin, la panthère et le tigre. Tous trois féroces, non indigènes et qualifiés de *calidi*, ils sont logiquement associés dans une proximité textuelle qui tend à former un sous-groupe selon une intuition morphologique. Le critère semble presque être extra-scientifique, *sociologique*. Il en va de même lorsque l'abbesse choisit de faire suivre le bœuf, le mouton, le bouc, le porc et le lièvre, cinq espèces domestiques présentes à la ferme médiévale²⁹. Les notices 31 à 38 du même livre concernent une série d'animaux recherchés pour leur fourrure.

Le livre des oiseaux est celui qui présente les plus nombreuses de ces suites. On remarque d'abord un sous-groupe concernant les oiseaux de la basse-cour, anatidés et gallinacés, domestiques mais aussi sauvages, de la notice 10 à la notice 17, c'est-à-dire de l'oie, *anser*, au petit coq de bruyère, *birckun*³⁰. Lui fait suite un nouveau groupe s'attachant au recensement de plusieurs petits oiseaux de proies ou charognards, falconidés, accipitridés et corvidés³¹. Enfin, après les colombidés et les nocturnes, Hildegarde aborde dans une longue suite de vingt-quatre notices des petits volatiles des jardins et des forêts, avec une grande dominante de passeriformes, des notices 38 à 62, à la seule exception de la chauve-souris³², à propos de laquelle elle ne

29. *Ibid.*, VII, notices 14 à 18 : « Bos », « Ovis », « Hircus », « Porcus », « Lepore ».

30. *Ibid.*, VI, p. 297-302.

31. *Ibid.*, VI, p. 302-306.

32. *Ibid.*, VI, 60, « De vespertilione », p. 321.

fait aucune remarque sur son ambigu statut d'oiseau, puisque l'animal, il est vrai, présente des ailes.

De façon plus générale, la simple apparence corporelle de l'animal, qui donne souvent lieu à l'intuition de classement, est principalement sous-tendue par la taille de celui-ci. Chaque livre pourrait ainsi fonctionner selon une logique qui ferait défilier les espèces dans l'ordre décroissant de grandeur. En effet, les premiers animaux de chaque livre, tous caractérisés d'ailleurs par leur chaleur – baleine, griffon, éléphant et dragon – sont également connus pour leur taille impressionnante, tandis que la lamproie, la mésange, la fourmi et l'escargot, dernières notices respectives de chaque livre, sont de taille bien moindre. De même, la suite des notices 29 à 41 n'a pas d'autre logique dans le livre VII que de présenter une série de petits mammifères, principalement mustélidés³³.

Mais ces logiques, suffisantes pour garantir une lecture claire et aisément ordonnée, ne sont pas les seules à gouverner la suite des notices et il existe d'autres raisons qui poussent Hildegarde à passer d'une espèce à l'autre. Ainsi, la similitude du nom de l'animal peut influencer le cours du livre. Lorsque Hildegarde choisit de donner le nom employé dans la langue vernaculaire allemande, cette similitude est souvent due à la nature de l'animal et à un problème de taxinomie. En effet, si, au livre VI, « Kraha », le choucas, appelle à la notice 25, qui la suit directement, le nom « Nebelkraha », la corneille mantelée, c'est parce que le nom de cette dernière est formé par l'ajout du préfixe « Nebel- », « brouillard », suivant une observation éthologique. Le même type d'association régit, toujours au livre VI, la suite des notices « Urhun », « Rephun » et « Birckhun³⁴ ».

Le livre VII fournit l'exemple le plus étonnant des associations directrices dictées par la zoonymie : la notice 25, « Cattus », est immédiatement suivie de « Merkatza ». Le lien morphologique entre le chat et le macaque est peu évident et tout semble indiquer que Hildegarde, maîtrisant dans son écrit le vieil haut allemand et le latin, établit un rapprochement linguistique. Le *cattus* latin se traduit par « Katze » dans la langue vernaculaire, et ce dernier semble ainsi lui rappeler le « Merkatza », qu'elle fait donc suivre³⁵.

33. *Ibid.*, VI, p. 355 à 362. On retrouve la même logique pour une liste d'insectes à la fin du livre VI, de la notice 63 à la notice 71, p. 322 à 324.

34. Respectivement le grand coq de bruyère, la perdrix et le petit coq de bruyère, *ibid.*, notices 14, 15 et 16, p. 300-301. Hildegarde semble d'ailleurs très bien connaître ces espèces : voir P. GLARDON, « La connaissance des gallinacés sauvages du XII^e au XV^e siècle » dans M. COLARDELLE éd., *L'Homme et l'animal au Moyen Âge*, Paris, 1996, p. 157-165.

35. HILDEGARDE DE BINGEN, *Physica*, VII, 25, « Merkatza » et 26, « Cattus », p. 353. Pour Laurence Moulinier, le rapprochement va même plus loin puisqu'elle nous apprend que le *Ruodlieb*, roman en vers latin daté du XI^e siècle, où défilent de nombreux noms d'animaux, désigne le macaque sous la taxinomie de « *cattus marinus* », rapprochant culturellement cette espèce du chat. Voir L. MOULINIER, « L'ordre du monde... », p. 51.

Loin d'enchaîner au hasard, la nonne allemande choisit donc de hiérarchiser la matière à l'intérieur de ses quatre livres animaliers. Ces groupes logiques que l'on a pu aborder forment ainsi autant de « chapitres », dirigeant une pensée ordonnée et appuyant le lecteur dans une lecture aisée, lui permettant de se repérer facilement dans ce reflet du réel, auquel la logique interne lui donne un accès presque empirique.

Système encyclopédique et système thérapeutique : la notice hildegardienne

C'est enfin dans la plus petite unité textuelle qu'il faut nous interroger à propos de la hiérarchie et l'ordre que choisit Hildegarde de Bingen. Unité micro-structurelle de l'encyclopédie, la notice est, chez l'ensemble des encyclopédistes, une unité thématique close et indépendante. Elle concerne généralement un seul animal dans l'exposé naturaliste du règne, mises à part quelques exceptions chez Hildegarde³⁶.

De longueur variable, la notice y est toujours structurée en deux pôles. Après une présentation, relativement brève, des spécificités et du caractère de l'individu, la nonne passe à l'utilité que ce dernier peut avoir dans une perspective essentiellement anthropocentriste. Ces deux aspects, généralement déséquilibrés mais toujours indispensables, se retrouvent également dans la plupart des œuvres naturalistes médiévales, bien que Hildegarde se démarque ici de nombreux textes qui présentaient en seconde partie des considérations avant tout moralisantes. Hildegarde traite d'abord de la *natura* puis des *virtutes* de chaque individu. Elle exploite donc cette binarité structurelle pour se consacrer largement à la perspective qui la caractérise sans doute le plus : l'exposé des vertus thérapeutiques du monde animal. Le point de bascule entre les deux parties de la notice est le plus souvent celui d'une remarque nutritive sur la qualité de la chair de l'animal. Cette dernière, majoritairement qualifiée selon sa pureté ou, à l'inverse, son impureté, représente donc la première des vertus demandées à l'animal. Avant le thérapeutique, bien que profondément lié à lui, Hildegarde place le nutritif.

Il faut en effet se souvenir que la *Physica* a pour principal trait de présenter une logique médicale organisée et construite tout au long des notices. À la première lecture, on est frappé par le nombre de recettes, la multiplicité des conseils diététiques ou la présence constante de remarques

36. C'est le cas de la notice VIII, 18, qui traite de l'escargot et de la limace sous un même titre ou encore de la notice du livre VI qui, aujourd'hui divisée en deux par la tradition textuelle (12 et 13), devait n'en faire qu'une, réservant au canard sauvage un traitement spécifique à la fin de l'exposé, comme c'est le cas pour le porc.

portant sur la santé et les régimes alimentaires sains. À ce titre, l'on peut considérer que l'aspect pharmacologique caractérise et définit tout un pan de la *Physica* et une comparaison de la quantité textuelle consacrée aux remarques médico-diététiques ne nous démentirait pas. La liste des emplois pharmaceutiques du corps de l'animal forme généralement la plus grande partie de toute notice dans les livres animaliers, parfois à la frontière de la diététique ou du magico-médical.

Si Hildegarde prend grand soin de montrer et démontrer les vertus thérapeutiques de certains éléments tirés de la matière animale, c'est parce que ces données fournissent aussi un point d'appui et des informations complémentaires pour décrire celui-ci dans sa nature et son individualité. Donner de nombreuses références au lecteur sur les propriétés relevant de la pureté et de la capacité de l'espèce à assurer une fonction utile à l'homme va en effet servir le projet de recension et de classement zoologique hildegardien. Nombre de critères qui apparaissent comme médicaux et qui, effectivement, sont utilisés par Hildegarde pour justifier ses choix thérapeutiques, sont aussi des éléments fournissant une meilleure compréhension du règne animal dans son autonomie naturelle. La seconde partie de toute notice hildegardienne ne saurait donc avoir une existence et une perspective autonome : elle se présente bien comme une application et un prolongement de l'énoncé de la *natura* propre à chaque animal. C'est ainsi que les systématiques mentions de la pureté des espèces et les jugements de valeur sur la consommation de sa viande sont le moyen de diviser le règne en individus dignes d'être consommés et animaux bien trop impurs pour diverses raisons.

De même, un rapide coup d'œil sur différents exemples d'animaux vecteurs de substances toxiques permet à l'auteur d'effectuer une autre division zoologique, comme a pu l'exposer Laurence Moulinier³⁷. Cette dernière remarque trois cas de figures qui fournissent une catégorisation des animaux empoisonnés, selon un système à trois « étages de nocivité », avec des espèces paradigmatiques pour chacun. Un tel schéma met bien en lumière la catégorisation du règne animal que sous-tend le poison, systématiquement décrit s'il y a lieu d'être. Non contente de diviser le règne en espèces saines et espèces empoisonnées, Hildegarde choisit d'aller plus loin. Elle introduit différents niveaux dans la toxicité animale, dont le critère premier, il est vrai, est bien l'usage qu'y trouve l'homme.

Si l'on peut voir dans la médecine hildegardienne cette organisation des notices, posant une correspondance stricte entre maux et remèdes,

37. L. MOULINIER, « Plantes toxiques et humeurs peccantes : la pensée du poison dans l'œuvre de Hildegarde », dans F. COLLARD, E. SAMAMA et N. VILLA-SÉBLINE éd., *Le Corps à l'épreuve. Poisons, remèdes et chirurgie : aspects des pratiques médicales dans l'Antiquité et au Moyen Âge*, Langres, 2002, p. 71-101.

c'est bien parce que l'abbesse s'intéresse au plus biologique dans l'animal. Ses prescriptions médicales sont ainsi toujours fondées sur des remarques anatomiques, physiologiques et comportementales, donnant sens à la prescription médicale, ou, à l'inverse, au refus d'utiliser l'ingrédient à des fins thérapeutiques. Hildegarde *pharmacienne* est donc en plein travail d'ordonnement du vivant lorsqu'elle répond à des questions que l'on considère médicales. Bâtissant un ordre animal ordonné, qui est défini avant tout, mais ne saurait s'y réduire, par son rapport avec l'homme, l'abbesse ne fait pas état d'une médecine qui constituerait sa seule finalité, qu'elle soit simple ou composée. La mention d'espèces sans utilité thérapeutique et la place toujours secondaire des énoncés pharmaceutiques seraient donc deux indices qui nous poussent à refuser l'idée d'une *Physica* sans autre but que médical.

Nommer et décrire : le statut de la langue dans l'encyclopédie hildegardienne

Première annonce de la matière traitée et repère nécessaire à la lecture ou à la consultation de l'ouvrage, la taxinomie hildegardienne est porteuse de sens. Conformément à la tradition isidorienne, le nom de la chose créée constitue le premier élément révélateur de l'essence de ce que l'abbesse entend décrire. Il est le premier mot de chaque notice et en constitue parfois son titre, placé à l'ablatif après la préposition *de*. Il est même parfois redoublé dans l'apparition des listes de *capitula* dans certains manuscrits. Sous le patronage culturel de la scène de nomination par Adam, la taxinomie va être un moyen de gloser et de révéler la nature des êtres, de refléter l'ensemble de la Création. Or, la zoonymie hildegardienne a pour principale originalité de se faire, dans un même ouvrage, en situation de bilinguisme. Les noms d'animaux, leurs caractéristiques ou le lexique médical utilisés par l'abbesse semblent en effet se partager entre termes latins et noms vernaculaires en vieil allemand.

Cette répartition du lexique scientifique hildegardien entre ces deux langues pose de nombreuses questions de motivation et n'aboutit à des explications que partiellement satisfaisantes. Toutefois, la « bigarrure linguistique » assez équilibrée de l'ensemble de l'œuvre représente un aspect relativement novateur dans l'écriture scientifique et, si les encyclopédistes du XIII^e siècle explicitent généralement leurs choix lexicaux, Hildegarde ne semble pas en faire un véritable élément de compréhension du réel. La langue latine est sans doute celle qu'elle choisit à la genèse de l'œuvre : le latin est le plus quantitativement présent dans la *Physica* et il est aussi la langue de l'ensemble des œuvres de l'abbesse. Nullement étonnant donc que la langue latine soit ici nécessaire, évidente dans la perspective d'écriture d'un projet savant auquel la langue vernaculaire viendrait alors s'associer.

Le vernaculaire peut alors apparaître comme un renfort nécessaire à une plus grande exhaustivité dans le catalogue de la Création. Hildegarde encyclopédiste choisit de recenser le plus possible le réel et serait conduite, face à son manque de vocabulaire latin, à énoncer de nombreuses créatures en langue vernaculaire. L'exigence encyclopédique de la nomination se traduit, dans la *Physica*, lorsque le zoonyme latin, universel, manque, par le choix de la langue vernaculaire. Cette dernière, devenue support du nom, donc de l'essence de l'être, acquiert alors, dans le texte, une force identique à celle du latin.

Mais l'alternance entre les langues dans l'entreprise de nomination semble parfois se doubler d'une origine scientifique concernant l'individu abordé. C'est ainsi qu'un essai de répartition peut être fait lorsque l'on prend en compte la distance que l'animal peut entretenir avec l'abbesse dans son environnement plus ou moins direct. Les espèces domestiquées avec lesquelles Hildegarde a pu avoir une plus grande proximité sont ainsi désignées sous leur nom latin. L'exemple de la colombe le montre : l'abbesse choisit le terme latin *columba* pour désigner l'espèce la moins sauvages mais use des noms vernaculaires pour présenter dans la même notice ses avatars sauvages, bien qu'ils aient la même nature : « Le *holtzduba* et le *ringelduba* sont de la même nature, sauf qu'eux vivent dans les forêts³⁸. » Si une telle division semble étonnante – on s'attendrait à ce que l'animal quotidien soit désigné dans la langue vernaculaire –, elle peut tout à fait être expliquée par l'absence, dans les textes que l'abbesse a pu lire, des termes latins pour ces espèces sans doute peu décrites, car indigènes et ignorées d'une tradition encyclopédique issue de Pline et du *Physiologus* latin.

Cependant, certaines dénominations d'espèces viennent contredire toute règle fixe. Le canard, en effet, qu'il soit sauvage ou domestique, est toujours annoncé par le terme latin *aneta* et le saumon apparaît deux fois au livre V sous deux noms différents, dans les deux langues³⁹. Par ailleurs, des espèces que Hildegarde n'a, selon toute probabilité, sans doute jamais vues, sont désignées sous leur zoonyme vernaculaire. C'est le cas par exemple de l'autruche, *strusz*, et du béluga, *merswin*. Une telle répartition peut-elle être expliquée uniquement par le fort ancrage local que semble assumer l'œuvre ? Face à ces exemples, les choix successifs de la langue taxinomique semblent brouillés et sans autre raison apparente que celle du palliatif vernaculaire à défaut du latin.

Toutefois, l'absence de hiérarchie entre les langues nous pousse à refuser une distinction entre usages savants et langue usuelle. Une lecture des autres œuvres de l'abbesse nous pousse même à remettre en cause la

38. HILDEGARDE DE BINGEN, *Physica*, VI, 29, p. 307 : « sed *holczduba* et *ringelduba* eandem naturam habent, excepto quod iste in silvis morantur ».

39. *Ibid.*, VI, 12, p. 299 et V, 5 et 7, p. 269 et 271.

tentative de réponse donnée : le choix du nom vernaculaire ne peut être motivé par l'ignorance du terme latin. Dans le *Liber vitae meritorum*, l'abbesse prouve ainsi qu'elle connaît *rana*, la désignation latine de la grenouille, ou *bubalus*, le bison, espèces qu'elle nomme pourtant en vernaculaire dans la *Physica*⁴⁰.

Il semble donc que l'utilisation de la langue vernaculaire se fasse dans un cadre restreint, hiérarchisé et ne soit pas dictée par des critères strictement qualitatifs sur la capacité de la langue à énoncer le créé. Ici l'allemand, qu'il pallie le latin, le concurrence ou soit l'instrument d'une logique interne encore délicate à percevoir, apparaît comme tout aussi apte que la langue latine à être le réceptacle d'une terminologie savante et le passeur d'un miroir de la Création divine. Jamais, cependant, les deux ne semblent cohabiter dans cette œuvre : Hildegarde de Bingen ne propose aucune translittération, n'avoue à aucun moment une ignorance de la terminologie et ne fait jamais cas d'une hésitation entre différents zoonymes. La référence qu'elle donne de noms déjà en usage en vernaculaire pour ces espèces représente donc un témoignage majeur, dès le XII^e siècle, de certaines appellations zoologiques, placées consciemment dans le texte par son auteur, annonçant par là une sorte de stade intermédiaire dans l'élaboration d'un lexique vernaculaire savant autonome.

Classer donc classifier : une équation épistémologique

Le rôle de Hildegarde de Bingen dans le courant encyclopédique médiéval est généralement délicat à définir, non seulement par la forme et la matière que prend la *Physica*, mais aussi par le marquage chronologique dans lequel elle est comprise. Si le XII^e siècle réserve une place nouvelle à la *physique*, en tant que science naturelle de la Création, la comparaison trop systématique de l'œuvre de Hildegarde avec les « grandes encyclopédies » du siècle suivant ne rend pas suffisamment compte des conceptions de l'abbesse. Témoignant de la « transfiguration globale de la physique en une vision religieuse du cosmos⁴¹ », la *Physica*, après une lecture attentive, participe aussi à un projet de représentation du monde dans sa totalité et son ordonnancement. L'auteur y prête une attention réfléchie au nom comme à la construction d'un système cohérent qui fait sens. Or, ce système passe par deux opérations qui révèlent une démarche bien savante puisque, comme le

40. Voir le *Thesaurus Hildegardis Bingensis I. Visionis munus*, Turnhout, 1998 (*Corpus Christianorum, Series A*), p. 20 et p. 143.

41. T. GREGORY, *Speculum Naturale. Percorsi del pensiero medievale*, Roma, 2007, p. 1.

remarque Joëlle Ducos : « classer, nommer sont deux activités qui semblent complémentaires et participent d'une appropriation des savoirs⁴² ».

En choisissant de fractionner en quatre le règne animal, pour des raisons morphologiques autant que pour la conformité de son ouvrage à l'Œuvre des Six Jours et aux théories élémentaires, Hildegarde hiérarchise en fait l'ensemble de sa matière. Ce faisant, elle introduit un premier critère définitoire du monde animal, fournissant une première proposition de classification zoologique. Consolidant cette distinction, les préfaces permettent autant de se repérer dans l'ensemble du livre que de recevoir des indices sur les conceptions biologiques de l'auteur. Elles sont le premier pas vers une distinction entre l'espèce et l'individu. Il faut donc, à l'encontre de la réflexion de Lynn Thorndike qui ne voyait aucun ordre interne dans l'ouvrage⁴³, considérer que la *Physica* est non seulement solidement « micro-structurée », mais aussi que ce classement structurel est le premier pas vers une classification naturelle. Hildegarde s'attache à ordonner le vivant selon des principes logiques et biologiques en différentes catégories. Avec ces quatre livres, elle balaie en réalité ce que l'on reconnaît aujourd'hui comme le sous-embranchement des Vertébrés, paradigmes les plus courants de l'acception générale du terme « animal », sans pour autant en rester là. Les sous-classifications effectuées à l'échelle de l'ensemble zoologique, transcendant la structure ordonnée de l'ouvrage, en sont la preuve. C'est dans une telle perspective qu'il convient sans doute de comprendre l'attention portée à l'environnement naturel de chaque animal, le découpage des groupes aquatiques selon la profondeur de l'eau où il nage, les étiquettes de « domestique » et de « sauvage » ou encore les précisions apportées sur la biologie comportementale de nombreuses espèces, dessinant ainsi des groupes éthologiques qui complètent la perspective biologique. Mais, on l'a vu, la matière encyclopédique d'Hildegarde se lit à travers son prisme médical : il s'agit pour cette dernière d'aborder l'intérêt physiologique et sanitaire de chaque espèce du vivant pour l'homme. La *Physica* est avant tout une somme à visée médicale.

Choisir, classer, nommer sous-tendent donc le projet hildegardien aussi bien que la création et la liberté individuelle de chaque auteur d'encyclopédie médiévale, dont l'abbesse se démarque par le but original qu'elle assigne à sa collection savante : soigner. Il faudra néanmoins considérer le peu de succès que l'entreprise de l'abbesse aura dans ce genre encyclopédique, où l'écrit antérieur est mis en avant comme figure essentielle

42. J. DUCOS, « Néologie lexicale et culture savante : transmettre les savoirs », dans O. BERTRAND, H. GERNER, B. STUMPF éd., *Lexiques scientifiques et techniques. Constitution et approche historique*, Palaiseau, 2007, p. 250.

43. « Presenting their material in somewhat didactic manner [...]. In this arrangement there is no plan evident » (L. THORNDIKE, *A History of Magic and Experimental Science*, New York, vol. II, p. 130).

d'*auctoritas*. En effet, si Albert le Grand rejoint parfois quelques-unes de ses réflexions dans son *De animalibus*, elle n'est jamais citée comme *auteur-source* dans d'autres ouvrages encyclopédiques et la circulation première de la *Physica*, après la division en deux du *Liber subtilitatum* originel, semble avoir été faite dans une aire germanique relativement réduite, même si la personnalité de la sainte était bien connue en Europe occidentale.

Yoan Boudès – Université Paris IV-Sorbonne – UFR de Langue française

Hildegarde de Bingen et l'encyclopédisme médiéval. Le cas des livres animaliers de la *Physica*

Hildegarde de Bingen, nonne allemande du XII^e siècle, n'est pas seulement connue pour ses écrits mystiques, sa *lingua ignota* ou son œuvre de musicienne : elle est également l'auteur d'un *Liber subtilitatum* que sa complexe tradition manuscrite nous fait aujourd'hui connaître en partie sous le nom de *Physica*, dû à son premier éditeur, Jean Schott, qui le met sous presse en 1533 à Strasbourg. L'ouvrage présente une recension générale des éléments du Créé en huit livres, qui se présentent comme des successions de notices particulières. Malgré cette division livresque et le sujet traité, les relations entre la *Physica* hildegardienne et la tendance encyclopédique médiévale apparaissent comme incertaines et la critique n'a que très peu considérée l'œuvre à la lumière des problématiques posées par ce genre médiéval qui se développe principalement aux XII^e et XIII^e siècles en latin mais aussi en langues vernaculaires. Les livres animaliers de l'œuvre vont donc nous fournir une nouvelle occasion d'observer le texte comme œuvre de philosophie naturelle, éclairage nouveau sur les modalités de mise en écriture du savoir à l'époque médiévale. Comment l'œuvre parvient-elle alors à ordonner, classifier et nommer le vivant zoologique dans la partie qu'elle lui consacre ?

Animaux – encyclopédisme – Hildegarde de Bingen – pharmacie – science

Hildegard of Bingen and Encyclopaedism. The Case of the Books on Animals from the *Physica*

Hildegard of Bingen, the German nun of the twelfth century, is nowadays known for her theological works as well as her musical writings or the *lingua ignota*. However, Hildegard is also the author of a scientific writing : a primary *Liber subtilitatum*, today known as the *Physica*, due to the 1533 edition by Jean Schott, in Strasbourg, focuses on the presentation of the natural world, according to the elemental theory. The *Physica* is an eight books composition dealing with plants, herbs, rocks and animals by series of short notices focusing on peculiar species. In spite of this formal composition, this organization and the thematic subject, the hildegardian opus has been very little linked with the encyclopaedic texts of the twelfth and thirteen centuries and never described according to the problematical features of this medieval genre, in Latin or in vernacular languages. The zoological section of the *Physica*, from book VI to VIII, will be the medium through which we want to describe this text as concerned in natural philosophy. Dealing with encyclopaedic goals, topics and literary organization, the *Physica* could actually be considered as a new spot to study how medieval texts could write knowledge. How then the *Physica* manages to order, classify and name the diversity of the living animals in a determinate section of the nun's project ?

Animal World – Hildegard of Bingen – Encyclopaedism – Pharmacology – Science